22. Val-Richer, Samedi 12 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

Conditions matérielles de la correspondance, Politique (Angleterre), Portrait (Dorothée), Relation François-Dorothée, Santé (Dorothée)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (7 - 16 août)

26. Paris, Mardi 15 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot
est une réponse à ce document

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1837-08-12
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitSavez-vous quelle joie vous me donnez quand vous me dites que mes letres vous font un peu de bien ?
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°48/74-76.

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 94, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/346-351

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°22 Samedi 12. 2 heures

Savez-vous qu'elle joie vous me donnez quand vous me dîtes que mes lettres vous font un peu de bien ? Je vous ai constamment devant les yeux, souffrante, abattue, agitée. Je voudrais être constamment là, verser à chaque minute du baume dans votre âme, dans vos nerfs. Ils m'embarrassent vos nerfs. J'ai envie de leur en vouloir, et je ne peux pas. Vous leur devez peut-être cette susceptibilité, cette rapidité, cette finesse d'impressions qui s'allient si bien à l'élévation de votre esprit, au sérieux de votre air, de toute votre manière. Guérissez vos nerfs, Madame, mais restez comme vous êtes. N'y changez rien, je vous en conjure. Je ne veux supprimer en vous que la souffrance. Je ne vous donnerais plus de conseils, s'ils devaient vous induire à changer en vous quelque chose.
Quand je vous ai vue pour la première fois, vous m'avez frappé comme une personne nouvelle pour moi, et pourtant sur le champ comprise, parfaitement comprise. Ce qui s'est tout à coup rêvée à moi, c'est la grandeur de votre nature. Avec votre accent si ému, votre regard si triste, vous conserviez si évidemment toute la liberté, toute la fierté de votre pensée. Vous aviez l'air de regarder d'en haut, de toiser pour ainsi dire, les idées les personnes, à mesure qu'elles passaient devant vous. Il y avait dans votre physionomie, dans votre maintien dans votre langage tant de dignité, d'indépendance, et en même temps un tel besoin. D'être soulagée soutenue ! Pendant le dîner, je ne sais ce que je vous disais, vous vous êtes penchée une ou deux fois vers moi, comme entrevoyant et venant chercher dans mes paroles quelque chose qui vous était doux ; et à l'instant même, vous vous êtes relevée et détournée, comme vous repliant sur vous-même et doutant qu'il pût vous venir du dehors, d'un inconnu, quelque distraction. Je crois vous avoir déjà dit qu'il m'était resté de ce premier jour, une impression profonde. Et elle était juste ; ce que je connais en vous aujourd'hui, je l'ai entrevu ce jour là une grande âme qui ne peut vivre seule. Je ne sache rien de comparable à ce double attrait.

5. h. 1/2 Je viens de lire mes journaux. Je trouve le discours de Sir Robert Peel, un peu trop empreint, vers la fin, des habitudes d'opposition. Il reproche bien amèrement aux Ministres, l'emploi qu'ils ont fait du nom de la Reine. Faut-il appliquer le mot impudeur à des hommes dont on est si près de se rapprocher ? Peut-être les mœurs anglaises sont-elles en ce genre moins susceptibles que les nôtres. Du reste le discours est excellent et très frappant. Nous verrons à l'œuvre la Sagesse des deux côtés. Je suis charmé que vous ayez si bien fomenté, celle de Lord Melbourne. Si les conservateurs de France ont autant de persévérance et de zèle que ceux d'Angleterre, la dissolution, nous sera très bonne. Je ne crains, pour

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/914?context=pdf

eux, que le découragement et le laisser aller. La grande infériorité dès honnêtes gens c'est qu'ils ne savent pas se lever aussi matin que les brouillons. S'ils avaient comme ceux-ci, le Diable au corps, ils gagneraient toutes les batailles.
Dans le n° 15, je crois, je vous avais dit un mot de mon meeting de Caen ; un seul mot, pour vous dire que cela ne valait pas la peine d'en écrire. J'espère que ce N° vous reviendra enfin, et aussi les N°12 et 13 qui sont partis de Lisieux pour Londres le 29 juillet et le 1er août. Vous devriez les avoir depuis longtemps.
Dimanche 7 h 1/2 J'ai été interrompu hier par toutes sortes de visites, d'abord je ne sais combien de voisins qui se sont abattus chez moi comme une volée de pigeons, puis le Duc Decazes qui va à Bordeaux, et s'est détourné de 20 ou 30 lieues pour venir me dire pas grand chose.
Ce matin toute ma vallée est enveloppée d'un immense brouillard qui va, vient, monté, descend. Il essaie de se défendre contre le soleil que j'entrevois à l'horizon, en face de moi. Ce n'est encore qu'un point rougeâtre à chaque instant surmonté, voilé par le brouillard. Mais ce point, c'est la chaleur, c'est la lumière. Le brouillard sera vaincu, dispersé, chassé. Dans quelques heures mon ciel sera pur, ma vallée brillante. Plût à Dieu que ce fût toujours là l'image de la vie !

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 22. Val-Richer, Samedi 12 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-08-12.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 06/05/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/914

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur94
Date précise de la lettreSamedi 12 août 1837
Heure2 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

n° 22 Samedi 12 - 2 heures 94

Mais ce point,
[illegible]illard sera
heureux, mon
[illegible]t à Dieu que

n° 15

Savez vous quelle joie vous me donnez quand vous me dites que mes lettres vous font un peu de bien ? Je vous ai constamment devant les yeux, souffrante, abattue, agitée. Je voudrois être constamment là, verser à chaque minute du baume dans votre ame, dans vos nerfs. Ils m'embarrassent vos nerfs. J'ai envie de leur en vouloir, et je ne peux pas. Vous leur devez peut-être cette susceptibilité, cette rapidité, cette finesse d'impressions qui s'allient si bien à l'élévation de votre esprit, au sérieux de votre air, de toute votre manière. Guérissez vos nerfs, Madame, mais restez comme vous êtes. N'y changez rien, je vous en conjure. Je ne veux supprimer en vous que la souffrance. Je ne vous donnerois plus de conseils s'ils devoient vous induire à changer en vous quelque chose. Quand je vous ai vue pour la première fois, vous m'avez frappé comme une personne nouvelle pour moi, et pourtant sur le champ comprise, parfaitement comprise. Ce qui s'est tout à coup révélé à moi, c'est la grandeur de votre nature. Avec votre accent si ému, votre regard si triste vous conserviez si évidemment toute la liberté, toute la fierté de votre pensée ! Vous aviez l'air de regarder d'en haut, de toiser, pour ainsi dire, les idées,

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/914?context=pdf

les personnes, à mesure qu'elles passaient devant vous. Il y avoit dans votre physionomie, dans votre maintien, dans votre langage, tant de dignité, d'indépendance, et en même tems un tel besoin d'être soulagée, soutenue! Pendant le dîner, je ne sais ce que je vous disois, vous vous êtes penchée une ou deux fois vers moi, comme entrevoyant et venant chercher dans mes paroles quelque chose qui vous étoit doux; et à l'instant même, vous vous êtes relevée et détournée, comme vous repliant sur vous même et doutant qu'il pût vous venir du dehors, d'un inconnu, quelque distraction. Je crois vous avoir déja dit qu'il m'étoit resté, de ce premier jour, une impression profonde. Et elle étoit juste; ce que je connois en vous aujourd'hui, je l'ai entrevu ce jour là, une grande ame qui ne peut vivre seule. Je ne sache rien de comparable à ce double attrait.

5 h. ½.

Je viens de lire mes journaux. Je trouve le discours de sir Robert Peel un peu trop empreint, vers la fin, des habitudes d'opposition. Il reproche bien amèrement aux Ministres l'emploi qu'ils ont fait du nom de la Reine. Faut il appliquer le mot imprudent à des hommes dont on est si près de se rapprocher? Peut être les mœurs Anglaises sont-elles en ce genre moins susceptibles que les nôtres. Du reste le discours est excellent, et très frappant. Nous verrons à l'œuvre la

Sagesse des deux
bien fomenté cell
Si les Conc
persévérance et d
dissolution nous
que le découragem
infériorité de ho
se lever aussi m
comme ceux-ci, le
les batailles.
Dans le N°
de mon meeting
que cela ne val
que ce N° vous
13 qui sont part
Juillet et le 1er
longtems.

J'ai été interromp
d'abord je ne sais
chez moi comme
Decazes qui va
80 lieues pour v
toute ma vallée
qui va, vient, m
contre le soleil
moi. Ce n'est encor

devant vous. Il
tre mention,
d'indépendance,
nctagée, soutenue!
vous disois,
vers moi
dans mes
ux; et à
a détournée
s doutant
onnu, quelque
t qu'il n'étoit
ion profonde.
vous aujourd'hui,
ame qui ne
comparable à

ve le discours
, vers la fin,
bien amèrement
le nom de la
nudeur à des
roches? peut-être
ure moins
le discours est
s à l'œuvre la

sagesse des deux côtés; je suis charmé que vous ayez si bien fomenté celle de lord Melbourne.

Si les conservateurs de France ont autant de persévérance et de zèle que ceux d'Angleterre, la dissolution nous sera très bonne. Je ne crains, pour eux, que le découragement et le laisser aller. La grande infériorité des honnêtes gens, c'est qu'ils ne savent pas se lever aussi matin que les brouillons. S'ils avoient, comme ceux-ci, le diable au corps, ils gagneroient toutes les batailles.

Dans le N° 15, je crois, je vous avois dit un mot de mon meeting de Caen; un seul mot, pour vous dire que cela ne valoit pas la peine d'en écrire. J'espère que ce N° vous reviendra enfin; et aussi les N°s 12 et 13 qui sont partis de Lisieux pour Londres le 29 Juillet et le 1er Aout. Vous devriez les avoir depuis longtems.

Dimanche 7h 1/2.

J'ai été interrompu hier par toutes sortes de visites; d'abord je ne sais combien de voisins qui se sont abattus chez moi comme une volée de pigeons, puis le Duc Decazes qui va à Bordeaux et s'est détourné de 20 ou 30 lieues pour venir me dire pas grand'chose. Le matin toute ma vallée est enveloppée d'un immense brouillard qui va, vient, monte, descend. Il essaye de se défendre contre le soleil que j'entrevois à l'horizon, en face de moi. Ce n'est encore qu'un point rougeâtre, à chaque

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/914?context=pdf

instant surmonté, voilé par le brouillard. Mais ce point, c'est la chaleur, c'est la lumière. Le brouillard sera vaincu, dispersé, chassé. Dans quelques heures, mon ciel sera pur, ma vallée brillante. Plût à Dieu que ce fût toujours là l'image de la vie !

N° 22.

N° 15

donnez quand v
un peu de bien
yeux, souffrant
constamment l
dans votre ame
vos nerfs. J'ai
pas. Vous leu
cette rapidité,
si bien à l'élé
votre air, de to
Madame, mais
rien, je vous
vous que la
de conseils. S'il
vous quelque
première fois,
personne nouv
comprise, purf
coup révélé à
avec votre acce
vous conserviez
la fierté de
regarder d'en h

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/914?context=pdf